

Nathaniel Tarn

Architextures

traduit de l'anglais par Jean-Paul Auxeméry

1

N'est-ce pas la fin maintenant, n'est-ce pas ainsi que tu rentres chez toi comme si tu ne rentrais pas, comme si tu t'arrêtais enfin là pour manger de cette nourriture tout le temps maintenant, et quelle nourriture, les graines de l'amarante, les graines du pavot, ou les graines de l'œillet d'Inde, quelque chose d'intolérablement semblable à ça, et comme si tu allais te contenter de demeurer là pour toujours, sans rien à te dire à toi-même dans cette langue neuve, ce roman que nous tentons d'épuiser ici, ou te dire pour toi-même, nous raconter en détail inlassablement, ce que c'est que notre époque veut savoir, elle qui est maintenant si près de sa fin sans avoir jamais trouvé les mots pour dire ce qu'elle avait à dire ?

N'est-ce pas la vérité maintenant : que nous n'avons plus idée d'où nous sommes ? Que l'art ne sait plus où il en est, que l'art se répète à l'envi, que la cité doit être abandonnée à son grand âge, une ville d'une sorte inédite surgissant à son flanc, destinée à exploser dans ce siècle qui met tant de temps à se manifester ? À manifester l'imbrication particulière de l'environnement avec l'implantation humaine et de l'implantation avec le milieu, si bien que nous avons à la fin, quoi donc, une histoire déjà dite, un récit en construction ?

Si bien que tu t'interroges, jetant un œil par toutes les fenêtres des morts, tu viens à chaque fenêtre l'une après l'autre, écartant les rideaux, linceuls débordant des yeux des fenêtres, fouillant du regard dans ce vide, essayant d'établir les contours de la cité nouvelle – mais l'angle de vue est toujours mauvais, les nouvelles constructions échappent au regard, sortent du champ de la perception – et tu te demandes : qu'est donc cet être, cet être très pâle, sommes-nous cet être-là, ce fantôme presque, qu'est-ce que cet être qui tente de s'élever très lentement dans les hauteurs, et est-ce elle qui est en passe de réussir à nous le fabriquer ? Avons-nous déterminé si c'est bien elle, est-elle en train de faire ça, ou est-ce un ça, ou bien un il, ou bien est-ce un elle, ce qui fait ça, ou est-ce vous ? Va-t-elle parvenir à ces hauteurs, se lève-t-elle là pour nous dire quelque chose, à nous, est-il vrai qu'à la fin elle rentre chez elle, rentre-t-elle chez elle, est-elle chez elle, est-ce elle qui est là à notre flanc ? Fixant maintenant son regard vers le bas dans la direction opposée, fière de s'être ainsi exhaussée elle-même jusqu'à atteindre à l'improviste cette stature, d'avoir sorti quelque chose de soi, et de toi pour t'inclure dans ce scénario ?

Comment se fait-il que cet homme de musique parvienne à toucher le monde entier, s'élevant et partant de sa propre terre, puis entrant dans l'ensemble des divers territoires, tout en apportant avec lui cette musique ? Car cette musique n'est pas semblable au langage, lequel t'arrête, comme une porte que tu ne peux franchir – mais semblable à un rideau transparent, un voile, que tu traverses le plus aisément qui soit. Et voici donc le cœur de l'espèce humaine qui bat d'une extrémité d'une ville immense à l'autre, et qui se trouve être la terre entière maintenant, où toutes les routes couvrent la planète d'une toile d'araignée, des routes si larges qu'on peut les voir depuis n'importe quelle autre planète, aussi loin soit-elle, et c'est merveilleux que tout cela puisse être fait grâce à la musique.

Il est vrai aussi que la musique avait à sortir du cimetière : en ouvrant les portes de fer du cimetière, où chacune des pierres tombales est nettoyée, astiquée, où les noms sont livrés au souvenir, les fleurs rangées sous chaque nom, sous les neiges d'un hiver innombrable : et donc tu sors de ce lieu-là et la compréhension que ce lieu te donne s'écoule sans entrave dans la musique. Si bien que partout où tu vas, les gens t'offrent des hommages de fleurs, de livres, de tableaux et de tout ce qui fait appel au saint nom de musique et de tout ce qui dans l'univers environnant nourrit la musique : les souvenirs, les tristesses soit légères soit profondes, la connaissance, les malheurs, l'eschatologie – et tout cela est plein à exploser d'un amour de la vie qui t'exclut presque de l'existence et te projette dans... dans quoi ? Dans quoi d'autre si ce n'est précisément cette existence-ci ? Qu'y a-t-il d'autre dans le lointain sinon le bruit de la justice ?

Et elle, se souvient-elle des pierres qui se mouvaient quand jouait la musique, des animaux appuyés sur leurs pattes, attentifs à ces courants ? Se souvient-elle des gens de là-bas, qui commençaient alors tranquillement à danser, et voit-elle ces oiseaux dans les arbres se pencher pour l'envol, ces poissons nager çà et là dans la rivière, en suivant tel ou tel méandre de la musique ? Lever les yeux jusqu'aux lointains champs d'étoiles et s'en imprégner, si possible, pénétrer en mesure dans la musique et, se mouvant ainsi, générer leur propre musique, et elle, sait-elle finalement, voyant tout cela, si sa demeure se trouve sur cette terre et en éprouve-t-elle de la joie ? Remonter jusqu'aux meneurs de danse et leur tirer la révérence, et puis, se tenir là en sécurité et chez elle assurément, elle, et se mettre à mener la danse avec une sorte de triomphe discret comme si le temps dans lequel elle n'avait pas pu la mener avait été oublié, tellement oublié que les gens en diront : regardez, ce n'était qu'un rêve ? Quelque chose qu'on pourrait, si on le désassemblait, appeler une volatilisation ?

Où se situe l'arrêt du nouveau et où allons-nous dans cette immensité qui nous conte que nous nous déplaçons d'un lieu à l'autre, plutôt que de nous mouvoir à l'intérieur d'un seul lieu pour toujours attiré ? Comment savons-nous que nous

allons du connu à l'inconnu, et ce nouveau lieu n'a-t-il pas toujours été au-dedans de nous depuis le commencement, que nous passons du solide au périlleux, à l'étriqué, au drap d'or, fait de pièces et de morceaux tel un habit de renonciation ? Quand est-ce que nous sommes dans un paysage à nous, empli de préoccupations rurales, et que nous nous dirigeons alors vers les marches urbaines, manifestant ainsi ce qu'est la florissante santé d'une ville à venir dans les modes de fonctionnement des circuits de notre cervelle ? Est-ce là la *citta nova* ou la *citta antica* et qui peut se porter garant que c'est bien l'une ou l'autre ? Ce qui sort des bouches des anges qui se tiennent à chaque porte, fustigeant ceux qui passent là, chassés et poussés vers l'intérieur de cette agglomération, qu'est-ce que les chœurs en approuvent et qui, servitude volontaire, rougeoie dans un souffle de feu en direction de ces lointains extrêmes, cartes de tout ce que nous avons déserté pour toujours ?

Comment avons-nous fait pour rester si calmes et puis comment les univers en giration ont-ils cessé de lancer des éclairs en nous passant, tout petits comme les pupilles de nos yeux ? Pousser, s'élancer dans cette immensité profonde comme vers un océan de cristal, accumulation glacée de géographie, vision géante de chaque planète dans la galaxie, de la galaxie dans le cosmos : comment notre quiétude a-t-elle fait pour engendrer ce colosse – et pourquoi nous tourmentons-nous toujours pour lire un seul autre mot (ou pour en écrire un seul) là où il y a assez pour durer dans la diction de ça pendant d'inépuisables temps de vie ?

Où était-elle : au repos ou en course ? Statue de glace d'une fille en train de courir, figée dans le bronze et la glace recouvrant le bronze – ce jour-là dans le jardin qui nous apprend l'enfance, figée bien plus, telle la fille qui était perpétuellement en train de courir et de s'éloigner de nous, échappant à son état glacé dans l'espace et dans le temps : nous qui étions censés être l'ultime agent glaçant, les oppresseurs mégalomanes et les paralyseurs de toutes les créatures sensibles ? Quand, déjà, au plus profond, tournant autour de cet exact instant à l'apogée du vol, il y avait un corps, le sien, se dégageant du métal, tournant, pour amorcer sa course et revenir vers nous, pour retourner vers cette île terrestre, pour revenir une fois encore et à jamais vers ce foyer-ci, au centre de toutes choses, dont, à suivre le paradoxe de son vol, elle n'avait jamais été à même de se dégager de l'image, n'en avait jamais été quitte, n'avait jamais été délivrée, étant nourrie à la manière de la vision d'un paradis à venir ?

Qui est-ce qui, venu des ténèbres de la nuit depuis le sud lointain pour rabattre vers le pôle les remparts du nord, gît, attendant sur son lit pendant toute la durée du jour, tous stores tirés, attendant, volets clos, que revienne la nuit, et se bourre de drogues avec la volonté farouche de transformer sa pisse de sang en or une fois de plus ? Éreinté, moulu, jeté au sol et baignant dans ses propres eaux, qui donc quitte la scène seul, rompu de verges après la défaite, traverse le sombre couloir d'entrée, le sombre corridor, entre dans l'obscurité de la nuit, monte seul dans le

bus pour rejoindre le sud où son nom vient d'être effacé, son souvenir oblitéré, où sa tête a été sacrifiée sitôt la fin de la partie perdue, où sa page a viré au blanc ?

Et comment avons-nous fait pour nous arrêter au mitan de notre propre déroute, jetant nos regards au vieil homme, qui prépare notre café derrière le comptoir ? Et le café de l'homme jeune assis à côté de nous, qui ne voulait pas être en notre compagnie parce que nous avions prédit sa défaite, accumulant les insultes sur le compte de son ventre mou, mais avait finalement accepté de se placer près de nous en raison d'un certain sens de la fraternité dans la défaite ? Comment en sommes-nous venus à poser des questions sur cet homme qui avait grandi dans la guerre et qui à présent, sentant notre intérêt pour lui, s'était mis à sourire dans notre direction avec le sourire d'un sage oriental ? Comment avons-nous de fil en aiguille fini par regarder vers les tablés d'hommes occupés à jouer leur vie derrière nous, comment le tout de la vie avait-il soudain cessé de défiler sur l'écran blanc et la philosophie soudain avait-elle fait son entrée dans notre existence absolument stérile ? Comment l'étoile du survivant avait-elle fait pour briller dans nos yeux morts, notre prodigieuse bravoure soudain s'était-elle embrasée comme un éclair dans le ciel d'été ?

Comment était-elle alors descendue, sous l'apparence très ressemblante d'un vampire bouffi d'avoir trop mijoté, surcuit, les yeux gonflés de larmes, hurlant et se lamentant, pour nous dire que nous pouvions compter sur elle indéfiniment, jusqu'à la fin finale du combat et comment lui avons-nous dit, le cœur de plus en plus attendri au fur et à mesure que nous allions rajouter des pièces pour la musique, qu'elle pouvait compter sur nous sans conditions jusqu'à la fin finale de l'histoire ? Comment se fait-il que nous ayons plastronné dans la nuit qui était devenue un jour interminable, uniquement pour être là dehors pendant un moment dans la rue, elle, avec son amant sombre venu du sud de retour auprès d'elle, nous, nous jetant à la face nos propres données avec une certaine délicatesse, en nous excusant un peu, puisque nous venions seulement réclamer affaires et chiffons quelques vies plus tard ?

5

Et puis, qui sont ces gens qui ont été dans ce pays où nous sommes allés autrefois, et par-dessus tout, ces enfants qui ont parlé à ceux à qui nous avons autrefois parlé et qui tous maintenant ont les traits semblables à ceux de nos propres enfants, avec en plus cette santé et aussi cette clarté d'esprit, ce sens du contexte d'une part et de l'autre cette présomption sous-jacente, et qui font tout pour que notre maison ressemble à un vrai foyer, et non à une cabane faite de pièces de bois venues d'une multitude de forêts (une pièce pour chaque forêt, ce qui représente tout le temps dont nous disposons, étant alors les seuls explorateurs de cette planète) ? Mais il est vrai aussi que cette maison, nous devons un jour en être dessaisis, et qu'elle doit porter d'autres noms que les nôtres, à moins que nous ne soyons amenés à entrer à nouveau dans ces forêts, comme le lion au réveil, et que nous ne les

fassions nôtres : Oh ! mais nous savons les tentations de ces forêts – forêts de l'étude dans lesquelles un millier d'années ne vaut qu'un jour, où rien n'est jamais noté par l'écriture mais où l'accord vocal seul signifie le tout de la loi à jamais, on avance si peu en toute espèce de savoir qui n'ait pas de rapport avec le cœur du bois – et nul n'a assez de temps pour les troncs ni les écorces, ou les branches, sans parler des feuilles ou de la douce sève de l'érudition du cœur.

Mais était-ce là le lieu où nous avons voulu aller tout d'abord ? Eussions-nous marché vers le nord, au début, c'eût été parce que nous avons décidé, *ab initio*, d'aller vers le sud ; si ç'avait été le sud, alors le nord ; si pas l'ouest ; si pas l'est... Comment se fait-il que nous ne fussions jamais allés où nous avons ardemment désiré nous rendre ? Que nous n'avions jamais notre content de désir en cette matière ? Et qu'au contraire nous avons seulement été où d'autres avaient voulu que nous soyons, nous avaient dit, nous avaient ordonné d'être ? Que nous avons accompli les ennuyeux exploits auxquels ils nous avaient condamnés ? Et donc, une nuit, après toute une vie de sécurité, même ce lieu, le seul vers lequel nous avons fait notre chemin, nous fut pris. Comme des bodhisattvas, qui, excessivement intelligents, habiles en moyens, solides en compassion, pour délivrer du sentiment de propriété, soustraient ceci à tel ou tel, et cela à tel autre, volant tout à tout un chacun en une ronde monstrueuse de pillage, ils sont arrivés à nous prendre ce lieu et à le donner à ceux qui ne pouvaient que l'aimer, le comprendre, le connaître moins – mais peut-être en avoir un plus impérieux besoin.

Et elle, était-elle là ? Sous quelle forme était-elle là ? Était-elle là dans l'image de la fille qui danse, sculptée sur les murs de ce temps colossal, le seul dont les peuples croyaient qu'il avait été détaché du ciel ? Pour servir de modèle à la terre ? À peine pouvaient-ils savoir qu'elle était en fait montée du monde souterrain et que les doigts de ses pieds, très très bas dans le bas-relief et cachés par les lianes insouciantes de la jungle, étaient en fait issus de bourgeons de racines et de branches sur le sol de la forêt ! Ah, est-elle donc ici maintenant, plus en sécurité peut-être à cause de ces racines terre à terre ! À partir d'ici il n'y a pas de sortie à la fin, appuyez sur n'importe quelle touche pour entrer dans le document, et vous tiendrez bon pendant un temps si long qu'il sera loisible de le considérer comme incommensurable. Car pour en être délivré, de ça, il faut un don, et si efficace que, les choses étant ce qu'elles sont, ce n'est pas pensable : aucun code ne parviendra à en assurer la sauvegarde. On se déplace dans le texte placentaire qu'elle dispense, et non dans l'air invulnérable.

Où se trouve donc alors le lieu d'un tel savoir, et en quoi consiste sa qualité, qui fait qu'il semble se dérouler comme un tapis de cérémonie, dont chacun des motifs connaît l'autre, ou bien comme un fleuve d'amour, dont chacune des vagues connaît l'autre, si bien que peu importe combien de motifs il y a, ou de vagues, l'ensemble, quand on le connaît, se trouve tramé d'une seule pièce, et découle

d'une seule paix aussi? Et comment se fait-il que cela existe en dehors de nous, bien que dépendant de nous, et continuant à s'enrouler dans le cours des années, même s'il peut y avoir de nombreux hiatus, de multiples interruptions, beaucoup d'oubli de notre part, de sorte que, parfois, nous ne savons pas, littéralement, nous ne reconnaissons pas le fil du discours : et pourtant, cela est, encore et encore : cette unité, cette cohésion, ce rapport étroit de chaque élément avec l'autre, qui font que ces eaux ne sont semblables à nulle autre, comme si on pouvait établir des différences d'eau ! De quelle sagesse maternante cette rivière découle-t-elle, rendant grâce à quel père-roi en son absence, mettant quel prince enfant au monde, père et mère unis ensemble pour nous tous ?

Et pourquoi marchons-nous, sortons-nous de cette eau, oublieusement, humoreusement, pourquoi est-ce par moments que l'eau ne signifie plus rien pour nous, comme si nous n'avions en rien été baptisés, auteursisés, explicités – comme le dit le bandeau sur le texte : explicités – pourquoi est-ce qu'il n'y a par moments rien de rien à tirer de nous, parce que nous nous déplaçons en simple appareil, avec les voix des enfants en couronnes autour de nos têtes, ah, si ce n'était que de la musique ! et avec une sorte de complétude de l'être dans... dans quoi ? pas l'esprit, le cœur, le nombril, non disons plutôt une telle et entière présence dans l'à-propos, dans la largeur de vue, qu'un baume sur la peau et l'enveloppe de l'air traverse – là où tout est gain de perte sur perte :

Et elle, n'est-elle pas la première perte ; n'est-elle pas la perte, elle qui s'écarte dès l'instant qu'il est né quelque chose, la dernière fée, celle que personne n'a invitée à la fête, celle qui fait le présent le plus mince, le cadeau le plus insignifiant : et comment aurait-on pu penser que ce serait elle qui donnerait passage, accorderait passion peut-être ? Est-ce qu'elle ne t'a pas remis à ta place parmi les morts avant même que tu te sois mis en tête de naître ; n'est-elle pas là, debout, montrant la direction de l'est, signe certain de retour vers lui, qui s'est dirigé vers l'ouest toute sa vie, qui vit maintenant sous le dernier rempart du soleil, ce soleil qui cache ses yeux terribles, si bien que la fin de l'intrigue reste inconnue ? N'est-ce pas qu'elle complique les choses en permanence par ses incessantes simplifications : dernière enceinte, enceinte fatale, afin que cette graine seule puisse vivre, dans l'unique sillon de l'air vivifiant que nous buvons dans l'instant sous peine de mourir ?

Qui sommes-nous, nous qui avons fui les mille vies que nous n'avons pas menées afin d'échapper à la seule vraie vie à laquelle nous étions destinés ? Qui après des années, des siècles, des éons passés à fuir, soudain, en un instant, dans un jardin, un jardin public peut-être, nous sommes sentis coincés, cette vie, la seule vraie nous lançant ses effluves de partout autour de nous : arbres, buissons, pelouses, bancs, et les gens assis dessus, les enfants qui jouent au cerceau, aux quilles, ou avec de petits voiliers sur le bassin, fenêtres des maisons surplombant le parc, fleurs-rossignols en pot sur le bord des balcons, bonnes vivant sous les toits et

regardant de là-haut sur le parc, absorbées dans leur désir de prendre l'air de là – et nous, nous avons succombé à un si large sourire que nous n'avions pas assez de bouche pour le faire, ce sourire, toutes nos dents avaient l'éclat de soleils blancs, à la manière dont les soleils brillent dans les pays neufs, sur les plages neuves, *là où les jeunes nations en joie courent sur l'estran* ? Qui est allé vers ces pays au moment de leur « libération » et a cherché à savoir auprès des hommes s'ils craignaient encore la mort maintenant qu'ils étaient devenus eux-mêmes une part de vie éternelle – pour revenir chez soi dans la tristesse, en rapportant qu'ils craignaient toujours la mort et que la condition humaine n'avait pas changé ?

Qui a écrit des mots innombrables faisant le total de quelque chose dont nous nous sentons être une part nous-mêmes, dans la réalité de quoi nous avons sombré avec aplomb, gratitude et un immense soulagement, celui de ceux qui ont enfin trouvé leur foyer, alors que tous les pays qui nous entourent dépérissaient sous un givre perpétuel et que les maisons dans lesquelles nous avons vécu s'encastraient dans la glace, les souvenirs de ceux qui nous avaient connus devenaient des miroirs comme la surface des étangs en hiver – les oies seules brisant le silence, tournées vers le sud loin au-dessus de nos leurres gelés ?

Comment a-t-elle fait alors, elle qui appartient au peuple des gens pour qui l'esprit représente une insulte et non la gloire ultime de notre état ; comment a-t-elle fait pour descendre, soi-disant pour nous reconforter, avec ses cerceaux, ses gris-gris et ses anneaux, nous poussant gentiment, interminablement, à bondir, à sauter dans ces cercles qui d'après elle étaient de feu, ce qui serait pour nous une épreuve, une preuve que nous serions devenus des hommes – mais elle qui nous a seulement soulevés en l'air après la véritable déflagration, nous a fait voler loin au-dessus de notre perception ardente de la seule vie vécue, transformant la bile en sel, l'humeur noire en lymphes blanches, semblant défier les lys des champs, blancheur semée sur une étendue de blancheur, leurs pourquoi, leurs pourquoi donc, leur adorable concentration en des automnes – de couardise, de désir pétrifié ?